

E. JENATTON
Professeur de Théologie Morale et Droit Canonique



MIREILLE
Poème religieux et théologique

Aix en Provence
1959

*E lou grand mot que l'ome óublido
Veleici: la mort es la vido!*

F. MISTRAL.

Aix-en-Provence (1959)

INTRODUCTION

Il y a cent ans paraissait en librairie, édité par Joseph Roumanille, et imprimé chez Seguin à Avignon, le poème d'un jeune Maillanais, Frédéric Mistral, qui, d'emblée, allait être promu à la gloire. « Mirèio est en effet daté de Maillane, *lou bèu jour de la Candelouso de l'an 1859*.

On sait le succès immense et immédiat de cette œuvre providentielle, non seulement en Provence, mais à Paris où, à la suite de Lamartine qui lui fit un accueil enthousiaste et lui ouvrit les portes de l'immortalité, tout le monde s'éprit de cette « chato de Prouvènço née au royaume du Soleil. Dès le 8 septembre de la même année, Mistral dédiait son poème à l'auteur des « Méditations poétiques .

- Te counsacre Mirèio, es moun cor e moun amo...

Depuis, traduit dans la plupart des langues, Mirèio a achevé la conquête du Monde. Elle est universelle, et, plus sans doute que les autres œuvres du poète, elle est le véritable parangoun de ma Prouvènço bello comme il dit dans ce poème Lou Parangoun écrit vers la fin de sa vie, en 1906.

Écoutons-le bien:

*La vasto Crau vèi espeli Mirèio
E dins lou cèu, o Prouvènço, en idèio
As reflouri, mai flòri que jamai!*

Quelques années plus tard encore, assistant à Arles en 1910 à l'inauguration de sa propre statue sur la Place du Forum, ne se contente-t-il pas de dire simplement, au moment des discours, l'invocation de Mirèio:

Cante uno chato de Prouvènço...

l'associant ainsi définitivement, en ce jour triomphal, à la gloire de son pays.

On peut donc être sûr que Mistral a mis en Mirèio, par le seul souffle de la Poésie, toute l'âme de la Provence, amo piouso, e fiero e vivo, qu'il invoquera si magnifiquement ensuite dans Calendau. Mais il y a mis aussi, du même coup, toute sa pensée, tout son cœur, tout son être enfin.

De nombreux auteurs, et non des moindres, ont écrit sur Mistral, et sur Mirèio. Avec des vues diverses, ils ont analysé le poème et essayé d'en tirer tous les enseignements.

Mais ils s'accordent généralement sur un point: - Mirèio est un poème d'inspiration essentiellement chrétienne .

C'est en partant de là que le P. Jenatton, professeur de Théologie Morale s'est penché sur la première grande œuvre de Mistral, et qu'il l'a étudiée sous l'angle tout particulier de la religion. Et

cette étude, il la livre aujourd'hui, à l'occasion de ce centième anniversaire, pour apporter sa pierre au monument que la Provence élève cette année à l'héroïne de son poète.

Le P. Jenatton est savoyard d'origine, mais provençal de cœur.

Du reste, il est fixé depuis de nombreuses années en Provence, en cette Abbaye de Frigolet, si chère à nos cœurs, où il enseigne histoire et morale, théologie et droit canon aux élèves du Noviciat des Prémontrés. Et, dans cette montagnette parfumée, dans ces vallons ensoleillés, autour de ces pierres chaudes et dorées, qui virent jadis les ébats du jeune Frédéric, et qui firent s'épanouir plus tard la vocation de poète et d'orateur sacré du Père Xavier, le P. Jenatton s'est senti touché par la grâce provençale.

Lorsque il y a quatre ans l'ARMANA PROUVENÇAU, porto joio, soulas e passo-tèms en tout lou Pople dóu Miejour ayant repris sa croissance et retrouvé une plus large audience, sonna le rassemblement de ses amis, le Père Jenatton fut le premier à donner son adhésion, le 8 décembre 1955.

Depuis lors il a œuvré joyeusement pour la Provence, allant jusqu'à se passionner pour notre langue, et pour notre littérature dans ce qu'elle a de pur et de sacré. Il a déjà écrit bien des pages sur Mistral et sur Aubanel. On ne lira pas sans intérêt, ni sans profit son étude sur « Mirèio, poème religieux et théologique simple et parfait hommage au poète immortel, et contribution précieuse à la connaissance de l'œuvre mistralienne, projetant sur ses véritables sources et son inspiration profonde une clarté nouvelle.

L. INARD.

Mireille a cent ans cette année, mais elle ne saurait vieillir; comme Marguerite, comme Laure et Béatrice, comme Evangéline, comme tant d'autres héroïnes de la bonne littérature, elle est un personnage immortel. Son aventure peut fort bien ne pas ressembler à telle ou telle autre aventure, elle n'en est pas moins une aventure tout à la fois humaine et chrétienne, et cela dans le sens le plus formel, et le plus élevé du terme. L'on peut même dire, en toute vérité, ce qui rend cette aventure plus humaine et chrétienne que n'importe quelle autre: ce n'est pas l'aventure de quelque grand personnage, choisi dans ce que l'on peut appeler par convention les élites sociales; c'est l'aventure d'uno chato de Prouvènço — d'une fillette de Provence — elle n'était pas d'une classe élevée — rèn qu'uno chato de la terro — seulement une fille de la glèbe; et cependant il lui est arrivé la plus merveilleuse de toutes les aventures.

C'est, pourquoi le poème peut et doit être étudié sous ses multiples aspects: la facture littéraire, la solide structure interne des épisodes, l'admirable peinture de la vie des champs en Provence, le naturel des caractères, tout ce qui contribue à former une œuvre littéraire dans le sens total du terme. D'autre part, que l'on soit croyant ou incroyant, l'on ne peut n'empêcher d'admirer le rôle et la part du merveilleux. Et précisément, ce qui dans Mireille rend plus attrayant le merveilleux, c'est sa discrétion. Prenons les autres grands poèmes, ceux notamment d'Homère, Dante et Virgile. Ils sont pleins de merveilleux, ils en sont même trop pleins, au point que parfois cette plénitude devient quelque peu agaçante.

Dans Mireille, au contraire, le merveilleux existe, mais avec quelle discrétion! On le dirait d'abord totalement absent; pendant les neuf premiers chants, le poète nous raconte, de façon aussi géniale que l'on voudra, une assez banale histoire d'amour pour Bibliothèque rose. Cela ne dépasse guère, en somme, les meilleurs romans de la Comtesse de Ségur! Mais, au dixième chant, de façon inattendue, le merveilleux explose, et quel merveilleux! le plus beau, le plus vrai, le plus élevé de tous! un fulgurant aperçu de l'au-delà, une magnifique vision, de la vie éternelle!

La merveilleuse habileté du poète, c'est de nous avoir amenés là, vers un tel dénouement, pour ainsi dire malgré nous-mêmes; et d'avoir fait terminer, sur une scène d'éternelle beauté, ce qui avait débuté par une aventure assez banale: la rencontre dans un mas de Provence, de deux J3, la fille d'un bon cultivateur, et le fils d'un vannier ambulancier!

Suivons maintenant le fil du récit, de la merveilleuse aventure! En un certain sens elle est aussi merveilleuse que celle de Dante dans sa Divine Comédie.

Le récit débute par la réception, dans un mas de Crau, du vannier ambulancier Maître Ambroise et de son fils Vincent. La scène se passe dans les dernières années de la Restauration, tout au plus les premières années de la Monarchie de Juillet. Maître Ambroise, il nous le dira par la suite, a été mousse sous les ordres de Suffren; puis il a fait les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Voilà comment l'on peut situer l'épisode aux alentours de 1830, car Mistral ne nous donne pas d'autre indication chronologique, et les événements politiques de l'époque sont totalement passés sous silence.

Vincent, le fils du vannier, est un beau gaillard de seize ans, loyal et honnête comme son père, et déjà fort adroit dans sa profession. Mais le métier ne les a enrichis ni l'un ni l'autre, et c'est bien une espèce de taxe, aux yeux de certains mal pensants qui se croient bien pensants. Qu'on le veuille ou non, un vannier ambulancier, ce sera toujours un nomade, une espèce de Bóumian!

Le propriétaire du mas, Maître Ramon, est lui aussi un ancien combattant de la grande épopée. Plus jeune que Maître Ambroise, il a néanmoins vu les sables d'Égypte et les neiges de Russie! Libéré du service, il s'est fait cultivateur, et peu à peu, par un labeur acharné, il est devenu un très gros propriétaire terrien.

Cela est fort honorable, n'en doutons pas un seul instant. Mais la médaille a son revers: le digne homme en a conçu une certaine fierté, légitime jusqu'à un certain point, mais qui ira trop loin, même beaucoup trop! Son épouse partage ses sentiments, comme elle a partagé son dur labeur; mais leur fille unique, Mireille, l'immortelle héroïne, montrera des idées bien différentes. Pour le moment, elle a une quinzaine d'années, avec tout le resplendissant attrait de la beauté, et aussi de la bonté.

En cette première soirée, nous assistons surtout à une délicieuse scène patriarcale, digne des plus beaux passages de la Bible. Les deux vanniers coucheront sur la paille, dans le fenil; mais selon l'antique coutume, ils sont reçus à la table commune. Ils prennent leur repas avec les maîtres de céans, et avec tout le personnel du mas. Puis, après le repas, toujours selon la coutume, on passe aux histoires et aux chansons. Le vieux vannier a bien la voix un peu cassée. Mais Mireille le prie si gentiment qu'il se décide à chanter un combat naval auquel il a pris part, sous les ordres de Suffren.

Après la chanson, Mireille, un moment, reste seule à bavarder avec Vincent. Ils parlent un peu de choses et d'autres, et tout à coup de façon très naturelle, en racontant ses pérégrinations professionnelles à travers la Provence, Vincent amène la conversation sur les Saintes-Maries de la Mer, le pèlerinage, la descente des châsses, et le beau miracle dont il a été le témoin: la guérison d'un jeune aveugle. Et en deux mots qui n'ont l'air de rien pour le moment, mais qui plus tard amèneront le dénouement, il conseille à la jeune fille d'avoir recours aux Saintes-Maries en cas de malheur: Si jamais le malheur vient vous accabler, courez, courez aux Saintes, vous aurez tôt du soulagement:

*Se lou malur vous despoutènto,
Courrès, courrès i Santo! Aurès lèu de soulas!*

Ainsi s'écoulait la veillée... Changeant de sujet, Vincent raconte comment naguère, à Nîmes, il a gagné une course contre de fameux champions. Mireille est de plus en plus gagnée par la grâce de Vincent,

et, à la fin du Premier Chant, elle en fait à sa mère la naïve confiance: Pour être l'enfant d'un vannier, il parle merveilleusement!... Je passerais, à l'entendre, mes veillées et ma vie!

*... pèr l'enfant d'un panieraire,
Parlo rudamen bèn...
Passariéu mi vihado e ma vido à l'aussi!*

Ainsi commencée, une telle liaison doit avoir sa conséquence logique. Au Chant suivant, dans le beau récit de la cueillette des feuilles de mûrier, les deux enfants — disons plutôt les deux adolescents — se déclarent leur amour.

Chacun des Chants suivants constitue, à lui seul, un charmant petit chef-d'œuvre, comme on n'en avait jamais plus vu, depuis Théocrite et Virgile. Comment résumer ce troisième chant, la Descoucoujado, le dépouillement des cocons; scène de la vieille Provence, aux temps heureux de la sériciculture! Il se termine par le chant de Magali: c'est tout dire!

Seulement, l'amour ne va pas sans de cruelles souffrances: non sine dolore, vivitur in amore, nous dit le Livre de l'Imitation. Mireille est jolie, gracieuse, une vraie merveille. Elle ne peut pas ne pas être fort recherchée, et cela pour le bon motif. N'oublions pas que le poème est d'une exquise pureté, quoiqu'en aient dit certains esprits de tournure plus ou moins janséniste, qui se sont plu à voir du mal partout! En outre, la jeune fille est unique héritière d'une fort belle et productive propriété terrienne, ce qui est un supplément de charme pas tout à fait négligeable. Les prétendants se présentent, et ils sont éconduits. Ils sont tous gens à l'aise; mais l'amour ne raisonne pas sur de telles données; Mireille, avec autant de grâce que de force, sait habilement les éconduire.

Tous comprennent et se retirent, — sauf un — le dernier, Ourrias, le bouvier de Camargue, une espèce de demi-sauvage à la structure de bœuf:

*Avié di bióu l'estampaduro
E l'íue sóuvage, e la negruuro,
E l'èr menèbre, e l'amo duro.*

Gentiment éconduit comme les autres, il ne se tient pas pour battu. Que faire? D'abord se débarrasser d'un rival gênant. Il rencontre Vincent dans la campagne, et le provoque dans un duel à mort: tel sera le sujet du cinquième Chant. La lutte est ardente, et finalement Vincent terrasse son adversaire, mais le laisse ensuite aller en paix.

Imprudente générosité! Le vaincu, fou de rage, saisit son trident, et, traîtreusement, perce la poitrine de son vainqueur, le laissant pour mort sur le terrain.

Alors se passe une scène bien faite Pour tenter les plus grands poètes. Tous, nous avons appris par cœur le passage des Châtiments qui nous montre Caïn poursuivi implacablement par l'œil de la conscience. Ourrias n'y échappe pas. Il s'enfuit de toute la vitesse de son cheval, arrive au Rhône, essaye de, se faire passer par un bateau, voulant mettre toute la largeur du grand fleuve entre lui et son crime. Peine perdue! La barque fait dramatiquement naufrage, en une scène digne des plus grands dramaturges. Ni Goethe, ni Shakespeare n'ont jamais rien décrit de pareil! Seul, peut-être, Dante a dépassé un tel tableau!

Donc, Vincent est resté pour mort sur le terrain. A l'aube, trois porchers, revenant du marché de Saint-Chamas, entendent les soupirs du moribond. Ils le découvrent, et aussitôt, bons Samaritains, le transportent à la maison des parents de Mireille. On le soigne, comme bien se doit, et ici se passe une toute petite scène bien faite pour exciter la sagacité de nos bons casuistes: Vincent, revenu à lui,

essaye de raconter à Mireille qu'il s'est blessé lui-même en voulant refendre uno amarino un scion d'osier. Dans quelle mesure un tel mensonge peut-il être coupable? Je laisse à qui de droit le soin d'en décider... Il se trouve un autre mensonge de ce genre dans Lou Pastre, de Théodore Aubanel, Acte III, scène VI, quand la pauvre Melano essaye de raconter à sa bonne grand' mère la cause de sa disparition.

La blessure de Vincent est grave. Qui donc peut la guérir, sinon Taven, la vieille sorcière, dont le refuge est me caverne dans les rochers, près des Baux? Aussitôt on y transporte le blessé, et Taven le guérira. Il n'y a, du reste, dans cette guérison aucune trace de sorcellerie; en dépit de toutes les apparences contraires, la vieille Taven est une bonne guérisseuse, qui soigne avec les remèdes de la nature, plutôt qu'avec, ceux de la science... ou du diable...

Puis-je glisser ici une aventure toute personnelle? Le 16 août 1916, J'ai été laissé pour mort entre les lignes, dans la Somme au cours d'une attaque parfaitement ratée. Presque à bout portant, j'ai été frappé de deux balles, dont l'une m'a laissé une assez notable paralysie du bras gauche, et j'en souffre toujours. L'autre, qui devait être genre dum-dum, m'avait fait une énorme plaie au côté. Relevé après je ne sais plus combien d'heures, j'ai été transporté à l'ambulance automobile de Cerisy-Gailly. Le médecin-chef de cette ambulance, Docteur Trutier de Vaucresson, a débridé la plaie, la soigneusement pansée, et conclu en disant aux infirmiers: Maintenant, donnez-lui ton bon bifteck!... J'étais guéri!

Puis-je ajouter, puisque nous sommes dans le domaine de la médecine et des guérisons, la manière d'agir du bon Docteur Barberin, de Tarascon, telle que nous la raconte l'Armana Prouvençau de 1958, page 101. *Ome de sèn e d'esperienti, aplicavo simplamen la medecino dóu bon Diéu e lis erbo de Sant-Jan*. En quelques jours, il vous guérissait. N'était-ce pas miraculeux? Et si quelqu'un se plaignait d'un malaise, qui que ce fût jeune ou vieux, homme ou femme, il lui répondait invariablement, emé bounoumio e franqueta: - Purgas-vous, acò 's la clau!

La vieille Tavèn, donc, malgré toutes apparences contraires, est une bonne guérisseuse. La mise en scène est digne des plus beaux tercets de Dante, mais ce n'est qu'une mise en scène. La mixture qui bout dans le chaudron n'a rien de diabolique; ce sont tout simplement les plantes de la montagne, lis erbo de Sant-Jan! Le pansement de la plaie s'accompagne d'une formule on ne peut plus chrétienne:

*Crist èi na! Crist èi mort! crist èi ressucita
Crist ressuscitara!*

il se peut fort que ce soit là un exercice illégal de la médecine; je n'ai pas qualité pour en juger; l'essentiel est de savoir que Vincent guérit. La fin de cette crise amène, pour ainsi dire logiquement le commencement d'une autre, qui va désormais dominer tout le poème, et lui donner sa grandiose allure finale.

Plus que jamais, Vincent est épris de Mireille, tout comme Mireille de Vincent. Ici, remarquons-le bien, car cela fait partie de notre sujet, de notre thèse, les deux jeunes s'aiment pour le bon motif. Leur amour doit finir, disons plutôt se continuer, par un honnête mariage. Il en va de même pour toutes les héroïnes de Mistral.

Notre poète, d'autres l'ont déjà fait remarquer, a une très haute idée de l'union conjugale; il le montre dans Mirèio, dans Nerto, dans Calendau, où nous voyons, Esterelle qui a dû quitter le foyer conjugal dès le soir même de son mariage. Elle a été trompée quant à la qualité de la personne; elle a cru épouser un honnête homme, elle a épousé le chef d'une bande de ruffians. Elle ne croit pas pouvoir se remarier tant que vivra son premier mari. Et même la pauvre et sympathique Anglore, dans le Poème du Rhône, peut se laisser courtiser par le beau Prince d'Orange. Ah! ces blagueurs du Nord! c'est toujours pour l'honnête motif.

Mais, pour Vincent et Mireille, le cas est plutôt épineux: il y a, en quelque sorte, disparité de condition: le fils d'un vannier ambulant peut-il réellement aspirer à la main de la fille d'un gros propriétaire terrien? Tel va être l'objet du Chant septième, sur lequel nous allons nous arrêter un peu. Non seulement, il marque le tournant décisif du poème, mais, par surcroît, il offre des situations psychologiques du plus haut intérêt. On y trouve soulevée toute la question sociale!

Vincent, fils bien élevé, dit à son père quel amour il éprouve pour Mireille. Le père, tout naturellement, essaye de raisonner son cher garçon. Peine perdue. L'argument du vieillard est classique; la différence des situations et des fortunes. Il faut que chacun sache se résigner à sa condition, car l'inégalité est une loi de nature, donc une loi de Dieu. Se révolter contre une telle loi, c'est donc vouloir en remontrer à Dieu.

Depuis quand le faisceau d'épis reprend-il le moissonneur?

Le lombric ou le serpent — peut donc dire à Dieu: Mauvais père — que ne fais-tu de moi un astre? — Pourquoi, dira le bœuf ne m'as-tu pas créé bouvier? — Mais non mon fils, mauvaise ou gaie — tous, soumis, tiennent leur voie. — Les cinq doigts de la main ne sont pas tous égaux.

— Le Maître t'a fait lézard gris? — tiens-toi paisible dans ta crevasse nue — bois ton rayon de soleil, et rends grâces!

Ne semble-t-il pas entendre Isaïe, et après lui Saint Paul, et aussi l'Ecclésiastique, nous dire que l'argile n'a pas à en remontrer au potier qui la façonne?

Si l'argument du père est classique, celui du fils ne l'est pas moins, quoique d'une autre manière: Il me la faut, père, on sinon je meurs! Cet argument est aussi vieux que le monde, et ne date pas du romantisme, comme le diraient trop volontiers nos pseudo-classiques.

Alors intervient Vincennette, la sœur de Vincent: elle persuade son père de tenter la démarche. Le vieillard met ce qu'il a de plus beau, et s'en va chez les parents de Mireille. C'est la veille de la Saint-Jean; les blés mûrs attendent la faucille.

Le père de Vincent aborde le père de Mireille; il pose la question de façon très adroite, il est venu simplement pour demander un conseil. Son fils s'est follement épris de la fille d'un riche tenancier, il en est fou d'amour, il la veut absolument pour épouse. Que doit faire le père, devant cette toquade de son fils?

Maître Ramon, le père de Mireille, n'y va pas par quatre chemins: un tel mariage est impossible; les parents, en telle affaire, n'ont qu'à imposer leur volonté (on sent là le vieux droit romain!) il n'est pas bon que les enfants fassent à leur tête: car qui mène son gardien, tôt au tard craque dans la gueule du loup.

*Troupèu que mèno soun gardaire
Crussis, à tèms o tard, dins la gorjo dóu loup.*

Ici se produit un coup de théâtre, digne de Corneille, Racine, et autres grands tragiques à la mode versaillaise. Mireille, dans un coin, a tout entendu, et elle intervient, enfiévrée et blême: C'est de moi qu'il s'agit! Vous me tuerez donc, mon père! C'est moi que Vincent aime, et devant Dieu et Notre-Dame, nul autre que lui n'aura mon âme!

Un silence de mort les prit tous trois!

Jeanne-Marie, la mère de Mireille, se trouve aussi présente la première, elle rompt le silence, et de quelle façon! elle est une maîtresse femme, et ne mâche pas les mots: *Siés touto tiéuno, parte, abóumianado!* (Tu est maîtresse de tes actes, pars, bohémienne, avec ton gueux!)

A son tour, et avec la même énergie, disons la même fureur, le père prend la parole: Oui, pars... Mais non, tu resteras, vois-tu, dussé-je t'attacher avec des entraves et te mettre un fer aux narines! De colère, il bégaye, et n'hésite pas à porter accusation contre le père de Vincent.

Indigné, le vieux se lève et répond: S'il est pauvre, du moins est-il de ceux qui portent le cœur haut. Il compte quarante ans de bons services — il a débuté dans l'Inde avec Suffren — il a été de toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire, et cela ne l'a pas enrichi. Il crie toute sa misère d'ancien combattant demeuré prolétaire: — Et dans l'horreur des abordages, — et dans l'angoisse des naufrages, — les riches, malgré tout, n'ont jamais fait ma part!

Et moi, enfant du pauvre, — moi qui n'avais, dans ma patrie, — pas un coin de terre où planter le soc, — pour elle quarante ans j'ai harassé ma chair!

Et nous couchions sous le givre — et ne mangions que du pain de chien! — et, jaloux de mourir, nous courions au carnage — pour défendre le nom de France! — Mais, de cela, nul n'a souvenir!

Cette traduction est de Mistral lui-même; dans sa littéralité, elle rend mal l'énergique beauté du texte provençal, que l'on doit citer ici:

*E dins l'ourrou dis arrambage,
E dins l'angouisso di naufrage,
Li riche, pèr acò, n'an jamai fa ma part!
E iéu, enfant de la pauriho,
Iéu que n'aviéu dini ma patrio,
Pas un terroun à planta reio,
Pèr elo, quaranto an, ai matrassa ma car!*

*E couchavian à la plouvino,
E manjavian que de canino!
E jalous de mourì, courrian au chapladis,
Pèr apara lou noum de Franço!
Mai, d'acò, res n'a remembranço!*

Depuis, hélas! les choses n'ont guère changé, et les combattants de 14-18 en ont su quelque chose!

Le père de Mireille répond sa réponse commence très bien et finit très mal. Il est, lui aussi, un ancien combattant de la grande épopée; il était au siège de Toulon, il a vu crouler le pont d'Arcole, et les sables d'Egypte combugés (imbibés de sang vivant). Lui aussi, par conséquent, a ses titres de gloire.

Mais, au retour de ces guerres, il s'est mis au travail avec une frénétique ardeur. Travaillant dès avant l'aube jusqu'au clair de lune, il a pour ainsi dire créé sa propriété motte par motte; si aujourd'hui il est riche, cela provient de ce qu'il s'est donné de la peine à proportion!

Jusque là, rien à dire. Mais je crois que Mistral, paysan dans l'âme, chanteur par excellence de la vie paysanne, a voulu nous donner à tous une bonne leçon, en nous montrant jusqu'où peut aller l'excès d'une belle qualité, l'ardeur au travail. A force de peiner, Maître Ramon s'est fait une âme dure, une âme de parvenu. Non, il n'aura pas tant peiné pour que son héritage aille à un gueux, à un vulgaire vagabond! Sa dureté, devenue blessante, dépasse toutes les bonnes permises, pour arriver à une odieuse grossièreté:

Allez au tonnerre de Dieu! Garde ton chien
Je garde mon cygne! Tel fut du maître le rude parler.

Devant un tel outrage, l'autre vieillard, le vieux vannier, garde une noble attitude, et n'ajoute que deux paroles .

Adieu! quelque jour, n'avez point de regrets!
Et que le grand Dieu, avec ses anges,
Même la barque et les oranges!

Il se retire, avec le jour tombant. Nous sommes à la veille de la Saint-Jean; de tous côtés, les feux de joie s'allument; tout autour, les jeunes dansent la farandole.

Tel est le Chant septième, sur lequel il importait de s'étendre un peu; non seulement à cause de la place qu'il occupe dans la trame du poème, mais aussi pour ce qu'il représente, à nous gens du XXe siècle, comme aspect de la question sociale.

Cette scène des deux vieillards, comment l'appeler? Est-elle cornélienne? racinienne? balzacienne? Beaucoup mieux, elle est mistralienne! elle est surtout profondément humaine, sans rien d'apprêté, rien de conventionnel, rien qui sente le convenu, le procédé d'une école, le pastiche, l'imitation, et tout ce que l'on voudra. C'est l'un des drames de la vie réelle, de la vie vécue, de la vie de tous les jours; les deux vieillards ne sont nullement des personnages de théâtre, des pantins modelés d'après telle ou telle école, mais les hommes tels qu'ils sont, tels qu'ils vivent, tels qu'ils pensent, agissent et réagissent; ce ne sont pas des portraits, ce sont des photographies, des photographies prises sur nature!

Et le drame, c'est bien le drame de tous les jours! Les auteurs contemporains de Mistral, que ce soit Alexandre Dumas père et fils, Georges Ohnet, Emile Augier et tous ceux que l'on voudra, ont pu mettre en scène tel ou tel épisode truqué, emprunté à la vie artificielle de ce que l'on appelle « le monde; Corneille et Racine ont pu nous fabriquer de fort belles scènes, assurément, tirées de l'antiquité grecque ou latine, derrière la beauté trop rigide, trop symétrique, de la versification, on sent trop l'irréel, et cela finit par faire assez fâcheux effet. Rostand, dans l'Aiglon et Cyrano, moins dans « Chantecler, nous donne des scènes magnifiques et réelles, mais qui correspondent à des situations exceptionnelles. Mistral a ceci de particulier qu'il nous donne des scènes tout à la fois réelles et magnifiques, empruntées à la vie de tous les jours; par surcroît elles font agir de braves gens de la plus humble condition; et cela encore est très vrai; car, pour tenir de beaux propos, il faut conventionnellement appartenir à ce que l'on appelle le beau monde; mais, pour parler le langage du cœur et du simple bon sens, il suffit d'avoir le cœur bien placé, et cela est à la portée de tous, même d'un simple et honnête vannier ambulante. On comprend Lamartine, et on l'admire, quand on le voit en admiration devant l'œuvre de Mistral; on comprend alors les phrases enthousiastes par lesquelles il saluait le nouveau chef-d'œuvre. Citons-en le passage où il compare les poètes contemporains, même les plus grands, aux poètes des veillées de la Provence:

— Ah c'est que nous sommes l'art, et ils sont la nature; c'est que nous sommes métaphysiciens et ils sont sensitifs; c'est que notre poésie est retournée en dedans, et que la leur est déployée en dehors; c'est que nous nous contemplons nous-mêmes et qu'ils ne contemplent que Dieu dans son œuvre; c'est que nous pensons entre les murs, et qu'ils pensent dans la campagne; c'est que nous procédons de la lampe, et qu'ils procèdent du soleil.

Remarquons-le bien: je n'entends nullement déprécier les grands chefs-d'œuvre dits classiques. Mais, je me permets de le dire, et m'en blâme qui voudra: je vois une distance entre deux situations qui ne manquent pas d'une certaine et curieuse ressemblance: Rodrigue et Chimène, à côté de Vincent et Mireille, et, d'un côté et de l'autre, les pères des deux jeunes. Il y aurait là un parallélisme à mettre en relief. De quel côté pencherait la balance? Pour moi, c'est tout indiqué! ...

Et maintenant, nous reprenons notre analyse. La pauvre Mireille, le cœur brisé, s'est réfugiée dans sa petite chambre. Entendons la exhaler sa plainte:

— Notre Dame d'Amour, dites-moi ce que je dois faire! — O sort cruel, qui me sèche d'ennui! — O père dur, qui me foules aux pieds, — si tu voyais de mon cœur le déchirement et le trouble — tu aurais pitié de ton enfant! Moi que tu nommais ta mignonne, — tu me courbes sous le joug — comme si j'étais un poulain que l'on peut dresser au labour!

Remarquons-le en passant, ce n'est pas inutile: le droit chrétien n'est pas toujours identique au droit romain, représenté par le Code Napoléon tel qu'il était au temps de Mireille. Le Droit Canonique ne reconnaît pas l'empêchement de mariage provenant du non-consentement des parents. Saint Thomas va même très loin dans cette voie, quand il nous dit que (du moins en théorie), l'on peut se marier dès que l'on a l'âge de raison (Somme, IIIe partie, question 68, article 10). En pratique, il en va différemment; les pasteurs d'âmes doivent déconseiller, autant que possible, de contracter mariage avant l'âge requis par les lois civiles, et les bonnes mœurs locales; si les jeunes gens veulent néanmoins se marier, sans le consentement de leurs parents, le prêtre ne pourra bénir le mariage qu'après en avoir obtenu la permission de l'Ordinaire. (Canon 1034 et 1-67, § 2). Pour la France, pratiquement, un prêtre ne peut célébrer le mariage religieux avant la célébration du mariage civil. Cette disposition, critiquable sous plus d'un rapport, offre cependant un très gros avantage, que l'on ne doit pas sous-estimer: sans elle, beaucoup de prêtres, plus ou moins imprudents et ignorants du droit civil, pourraient célébrer des mariages qui, valides au point de vue canonique, se trouveraient nuls au point de vue civil; et cela pourrait amener des complications inextricables.

Cela étant dit, revenons à Mireille. Tout naturellement, dans sa douleur, la pauvre jeune fille en arrive à maudire cette fortune paternelle qui est la cause de son malheur. Puis, tout à coup, elle se souvient de ce que Vincent lui avait dit, au cours de leur tout premier entretien:

*Se lou malur vous despoutèto,
Courrès, courrès i Santo, aurès lèu de soulas;*

Si (un jour) le malheur vous accable,
courez, courez aux Saintes, vous aurez vite du soulagement

Aussitôt, elle prend son parti: elle ira aux Saintes, elle va même y aller tout de suite! Elle se lève, se revêt de ses plus beaux vêtements; naturellement, elle se coiffe à l'Arlésienne; mais, dans sa hâte, elle oublie son grand chapeau à ailes, et elle en mourra!

Et en pleine nuit, elle part à travers la Crau, allant aussi vite que possible dans la direction des Saintes.

Elle marche la nuit, elle marche le jour; vers le soir, elle arrive épuisée au bord du Rhône, où elle est recueillie et abritée par de charitables pêcheurs. Comme elle est jolie, la petite scène de la rencontre avec le jeune Andreloun, pauvre ramasseur d'escargots! Vraiment, Mistral a eu un talent merveilleux pour mettre en scène les gens de la plus humble condition! Voilà une scène qui égale et dépasse, en beauté, en naturel, en fraîcheur, toutes les bergeries de Virgile et Théocrite!

Pendant ce temps, les parents de Mireille n'ont pas tardé à s'apercevoir de la disparition de leur fille. Aussitôt ils commencent une enquête, convoquant tous les ouvriers venus pour la moisson. Le chant neuvième est entièrement consacré à cette enquête. Là encore, l'auteur nous montre comment il sait mettre en scène les pâtres et les gens de mas. Cependant, comme ce chant ne se rapporte pas directement à notre sujet, nous glissons rapidement. Après tant de témoins qui ne savent que dire, le pâtre Anthelme arrive le dernier; à la pointe du jour, il a rencontré Mireille, qui a déclaré aller aux

Saintes-Maries de la Mer. Aussitôt, les parents décident de faire atteler la charrette, et de se mettre à la poursuite de la fugitive.

Le lendemain matin, Mireille passe le Rhône dans la barque des pêcheurs, et elle reprend sa course à travers la Camargue. Le soleil de ce 25 juin est impitoyable; la pauvre, enfant s'épuise à la course; un moment, elle est victime de cette illusion d'optique, si fréquente dans les pays chauds, le mirage. Et tout à coup, c'est l'insolation; elle tombe, frappée à mort, sur le sable de la plage.

O Crau, as toumba flour! o jouvènt, plouras-la!

Mais les Saintes veillent sur elle; d'aventure, passe un essaim de moustiques, dont les piqûres réveillent, ou plutôt raniment la malheureuse; de salicorne en salicorne, elle peut enfin ramper jusqu'aux dalles de la chapelle; et là, elle exhale sa plainte en une douloureuse cantilène:

*O Sànti Mario,
Que poudès en flour
Chanja nosti plour,
Climas lèu l'auriho .
De-vers ma doulour!*

La plainte a été entendue; les Saintes Maries, *li tres Mario luminoso* descendent du Ciel. Messagères du divin, elles viennent à nouveau apporter à la Provence, à la Provence représentée par Mireille, le message qu'elles avaient déjà fait connaître il y a dix-neuf siècles.

C'est ici, seulement au Livre Dixième, que commence réellement le merveilleux du poème; il n'occupera, en somme, que les trois derniers Chants du poème: trois Chants sur douze, à peine le quart; mais il sera d'une qualité supérieure, d'une qualité hors ligne, mettant l'auteur bien au niveau de Dante, dans la Pléiade des poètes chrétiens.

Leurs premières paroles sont le rappel de la vie éternelle, la vrai sens de la vie chrétienne: Mireille a grand tort de chercher ici-bas le bonheur: il n'est pas de ce monde, il n'est pas dans les richesses matérielles, qui ne sont que bouffissure! il n'est même pas dans les joies maternelles, ni dans les joies des fiançailles: ce sont autant de roses qui ont leurs épines acérées.

Tout ici-bas est soumis aux lois de la corruption. Ici à laquelle l'homme doit se résigner. Mais alors, que reste-t-il de tant de peines et d'efforts pour acquérir un bonheur des plus fugitifs? une ombre de bonheur?

Il reste le bien, il reste la bienfaisance, il reste la haute et sublime vertu de charité, forme de toutes les autres vertus, et en même temps porte du Ciel et gage de la vie éternelle. Qui donc ici-bas peut être heureux? Le poète nous l'enseigne en l'enseignant à Mireille, par la bouche des Saintes-Maries:

*Urous adounc quau pren li peno,
E quau en bèn fasènt s'abeno:
E quau plouro, en vesènt ploura lis autre: e quau
Tra?? lou manteu de sis espalo
Sus la pauriho nuso e palo;
E quau'mé l'umple se rebalo
E pèr l'afrejouli fai lampa soun fougau!*

Heureux donc qui prend les peines, — et qui en faisant le bien— s'épuise; — et qui pleure, en voyant pleurer les autres; et qui — jette le manteau de ses épaules — sur la pauvreté nue e pâle; — et qui avec l'humble s'abaisse; — et pour celui qui a froid fait briller son loyer!

Mais ce n'est pas tout! Il reste encore à savoir quel est le vrai sens de la mort, le vrai sens de ce moment si redouté, où la carcasse humaine devient un je ne sais quoi qui n'a de nom, dans aucune langue! Oui, qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que la mort? Quel est donc ce mystérieux phénomène? Les Saintes le disent à Mireille, et Mistral le répète au monde

*E lou grand mot que l'ome óublido,
Veleici; la mort es la vido!
E li simple, e li bon, e li dous, benura!
Emé l'aflat d'un vènt sutile,
Amount s'envoularan tranquille,
E quitaran, blanc coume d'ile,
Un mounde ounte li Sant soun de-longo aqueira.*

*Tambèn, oh! se vesiés, Mirèio,
Pereiçamount de l'empirèio,
Coume voste univers nous parèis marridoun
E folo, e pleno de misèri
Vòstis ardour pèr la matèri,
E vosti pou dóu cementèri
Ai! pauro! belariés la mort e lou perdoun!*

Et le grand mot que l'homme oublie, — le voici: la mort, c'est la vie! — Et les simples, et les bons, et les doux, bienheureux! — A la faveur d'un vent subtil, — Au Ciel s'envoleront tranquilles, — et quitteront, blancs comme des lis, — un monde où les Saints sont continuellement lapidés!

Aussi, oh! si tu voyais, Mireille, — des suprêmes hauteurs de l'Empyrée, — combien votre univers nous paraît souffreteux, — et folles et misérables — vos ardeurs pour la matière, — et vos peurs du cimetière! ô infortunée, tu bêlerais la mort et le pardon!

Nous sommes ici au point culminant du poème, et c'est rapidement que l'auteur nous y a menés. Point de précautions oratoires, point de subtiles périphrases pour essayer de voiler l'éclat de la vérité: dans la nuit de ce monde, un phare éblouissant projette la lumière.

Et le grand mot que l'homme oublie, le voici: la mort c'est la vie!

Dans l'Encyclique, *Rerum, novarum*, Léon XIII l'a répété presque mot à mot:
— Quand nous aurons quitté cette vie, alors seulement nous commencerons à vivre .

Tel est le vrai sens de la vie actuelle et de la mort, qui en est le terme; non pas le terme final, après lequel il n'y aurait exactement plus rien, mais comme le vrai commencement de la véritable vie. Mistral et Léon XIII, à trente-deux ans d'intervalle, se sont rencontrés pour nous dire, en termes presque identiques, la profonde vérité qui commande toute la vie d'ici-bas, la profonde vérité sans laquelle la vie elle-même est absurde, un voyage dans la nuit noire, un voyage sans aboutissement, vérité sans laquelle le monde n'est qu'un mystère, comme le disait Léon XIII dans le même passage.

Nous avons, dans ce dixième Chant, une splendide leçon de théologie dogmatique et morale, la Théologie de la fin ultime, qui commande toute la vie d'ici-bas. Que serait notre vie sans la fin ultime? sans l'absolu auquel s'accroche tout le relatif? Saint Thomas nous le dit en une seule phrase: Si la vie humaine était sans fin ultime, on ne pourrait rien désirer, aucune action ne trouverait son terme, jamais l'intention de l'être agissant ne serait en repos. (Somme, Prima Secundæ, question 1, article 3).

En effet, si la vie humaine était sans fin ultime, nous serions dans la position de voyageurs qui, au guichet d'une gare, iraient demander un billet pour une destination inconnue! Singulière façon de voyager! Aussi, dès les débuts de l'humanité, les hommes ont-ils été préoccupés du problème! Tous l'ont résolu, mais pas avec le même bonheur.

Tous l'ont résolu; à part, en effet, quelques sceptiques ou indifférents (encore, étaient-ils sincères? on peut se le demander!) qui ont prétendu vivre leur vie en dehors de toute préoccupation de ce genre, il faut constater que partout, sous diverses formes, les hommes ont érigé un absolu qui commande souverainement toutes les relativités de la vie. Un vrai nationaliste, par exemple, traite tous les problèmes dans leurs rapports avec l'intérêt national!

Un autre traite tous les problèmes dans leurs rapports avec telle ou telle réalité promue au rang d'idole absolue. Mais depuis toujours il existe une école spiritualiste, qui prétend régler toute la vie d'ici-bas d'après la survie, d'après l'immortalité de l'âme destinée à la vie future. Platon, dans son immortel Phédon, demeure comme le chef de file de cette école qui, à tous les siècles, a compté d'ardents disciples, même dans les milieux où l'on s'attendrait le moins à les trouver, même chez eux qui furent hostiles au christianisme, au cours de tous les siècles. Citons l'un d'entre eux:

Oui, Platon, tu dis vrai: notre âme est immortelle;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle!
Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant;
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin du corps dans la fange arrêté
Les portes de la vie et de l'éternité.

De qui peut être une telle poésie? Combien savent qu'elle est de Voltaire? Pas possible? Oui, de Voltaire, et Victor Hugo était tout aussi catégorique lorsque, citant le fameux mot de Virgile: *Quisque suos vatitur manes* (Enéide, VI, 743) il ajoutait: — L'Enfer existe: c'est pour moi une réalité, non un songe!

Parmi tant d'autres témoignages — l'on en pourrait citer à foison! — citons encore celui d'un autre grand poète, Sully Prud-homme célébrant la mort des aéronautes du ballon *Le Zénith*

Mais quelle mort! la chair, misérable martyre,
Retourne par le poids où la cendre l'attire,
Vos corps sont revenus demander des linceuls;
Vous les avez jetés, dernier lest, à la terre,
Et laissant retomber le voile du mystère,
Vous avez achevé l'ascension tout seuls!

Pensée, amour, vouloir, tout ce qu'on nomme l'âme,
Toute la part de vous que l'infini réclame,
Plane encor, sans figure, anéantis? non pas!
Tel un vol de ramier que son pays rappelle
Part, s'enfonce et s'efface en la plaine éternelle,
Mais n'y devient néant que pour les yeux d'en bat.

Mourir où les regards d'âge en âge s'élèvent,
Où tendent tous les fronts qui pensent et qui rêvent
Où se règlent les temps graver son souvenir!
Fonder au ciel sa gloire, et, dans le grain qu'on sème,
Sur terre propager le plus pur de soi-même,
C'est peut-être expirer, mais ce n'est pas finir

Non! de sa vie à tous léguer l'œuvre et l'exemple,
C'est la revivre en eux plus profonde et plus ample,
C'est durer dans l'espèce en tous temps, en tous lieux,
C'est finir d'exister dans l'air où l'heure sonne,
Sous le fantôme étroit qui borne la personne,
Mais pour commencer d'être à la façon d'un dieu!

Seulement, cette vie future, dans le bonheur de l'Empyrée, doit se gagner dès ici-bas;

*Mai de davans que lou bla 'spigue
En terro fau que rebouligue!*

écho on ne peut plus orthodoxe de la parole d'Évangile: — En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit . (Jean XII, 24-25), et aussi de beaucoup d'autres paroles inspirées qui toutes, sous diverses formes, nous donnent la même doctrine: — C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le Royaume de Dieu .

Mistral est loin du quiétisme! et pour mieux illustrer sa pensée, il va nous faire raconter, par les Saintes Maries elles-mêmes, la récit de leurs tribulations, cette nouvelle Odyssée, car, c'en est bien une, très véridique, qu'Homère n'inventerait pas!

Nous voici donc au Chant Onzième, le récit de la prodigieuse aventure: la Petite barque, sans rames ni voiles, Partie des côtes de Judée pour aboutir aux rivages de Provence! et le commencement de l'Évangélisation, auquel nous pouvons toujours croire, de foi humaine, cela va sans dire.

Un tel chant ne s'analyse pas; il se lit autrement mieux que les aventures méditerranéennes de l'Odyssée ou de l'Énéide, et il se termine par le touchant récit de la réunion de la Provence à la France, ...et de même qu'au Rhône la Durance — perd à la fin son cours, — le gai Royaume de Provence — dans le sein de la France, à la fin s'endormit.

— France, avec toi conduis ta sœur dit son dernier roi, je meurs! — Dirigez-vous ensemble là-bas vers l'Avenir, — à la grande tâche qui vous appelle.... — Tu es la forte, elle est la belle: — vous verrez fuir la nuit rebelle — devant la splendeur de vos fronts réunis .

Les Saintes remontent au Ciel, elles doivent y précéder Mireille, afin de lui préparer sa place:

— Des roses, une robe de neige, — préparons-lui! Vierge — et martyre d'amour, la jeune fille va mourir! — Fleurissez-vous, célestes avenues! — saintes clartés de et l'Empyrée, — épanchez-vous devant Mireille!... — Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit!

Les Saintes sont remontées au Ciel, Mais Mireille ne mourra pas immédiatement: elle doit revoir les siens, leur dire une dernière parole, non pas précisément de consolation, mais d'espoir en la vie éternelle. Et comment pourrait-elle mourir sans avoir revu Vincent?

Les parents arrivent les premiers; leur douleur se comprend aisément: ils retrouvent leur enfant, mais dans quel état? Les bons Saintins, de leur côté, font appel à la suprême ressource: le miracle de guérison; ils montent Mireille dans la chapelle haute, où se trouve la précieuse châsse, chapelle qui a vu tant de guérisons miraculeuses, comme en témoignent les ex-voto anciens et récents.

Et là-dessus, arrive le jeune vannier! Lui aussi est dans une profonde douleur! Pendant que dans l'église même, les bons Saintins lancent leurs supplications, Mireille est sortie de son évanouissement. A ceux qui l'entourent, à ses vieux parents, à son bien cher ami, elle va encore dire quelques paroles; elle leur parle de l'éternité, dont elle va bientôt faire partie, car déjà elle n'est plus de ce monde. Ce sont les Novissima verba de Mireille. Dira-t-on qu'il est inconvenant de les comparer aux Novissima verba de Thérèse?

Et tout d'abord, elle rappelle à Vincent le conseil que lui-même lui avait donné, au début de leur entretien, dès le premier jour, le conseil de vite courir aux Saintes, en cas de malheur:

*Se quauque mau te desvarìo,
Courre lèu i Sànti-Marìo,
Me diguères alor, auras lèu de soulas!*

De soulagement son cœur surabonde. Ah! si Vincent pouvait voir dans son cœur, comme dans un verre! Déjà elle entrevoit les chœurs des Anges! Heureuses, heureuses les âmes que la sur terre, ne retient plus! Au loin, elle regarde la mer, elle voit revenir la barque des Saintes, qui vont la prendre et l'emmener!

Le prêtre vient lui administrer les derniers Sacrements. Elle trouve encore la force de consoler ses vieux parents tout en larmes, mais c'est pour Vincent que seront ses dernières paroles, les paroles d'ultime consolation d'une âme qui sait, par sa foi ardente, qu'elle ne meurt pas, mais que la mort n'est que le commencement de la vie:

« O mon pauvre Vincent, mais qu'as-tu devant les yeux, — La mort, ce mot qui te trompe! — qu'est-ce? un brouillard qui se dissipe, — avec les glas de la cloche, — un songe qui éveille à la fin de la nuit!

Non, je ne meurs pas! D'un pied léger — je monte déjà sur la nacelle! Adieu! Adieu!... Déjà nous gagnons le large, sur la mer! — La mer, belle plaine agitée, est l'avenue du Paradis!...

Aïe! comme l'eau nous dodeline!... Parmi tant d'astres là-haut suspendus — j'en trouverai bien un, ou deux cœurs amis puissent librement s'aimer! Saintes, — est-ce un orgue, au loin, qui chante? ... « Et l'agonisante soupira, et renversa le front, comme pour s'endormir...

Et pendant ce temps, dans la vieille église, le cantique des bons Saintins résonnait à nouveau:

*O bèlli Santo, segnouresso,
De la planuro d'amaresso...*

Le poème se termine sur une mort, non pas une mort quelconque, mais la mort radieuse, l'entrée dans l'éternité.

Il aurait pu finir autrement, il ne pouvait mieux finir!

Car comment peut-on mieux finir la vie d'ici-bas, sinon par l'entrée dans l'autre vie? Comment souhaiter une meilleure mort, puisque, après tout, nous devons tous y passer?

Puisque nous devons tous y passer, l'essentiel n'est-il pas d'y passer de la bonne manière? Une seule chose est nécessaire! voilà ce que Mistral, avec Mireille, a voulu nous enseigner!

Poème religieux, oui, et même éminemment religieux. Poème théologique, oui, et même éminemment théologique! La beauté de la forme littéraire, ici, est incontestable; mais combien elle est rehaussée par la beauté même du sujet, du fonds, de la doctrine deux beautés associées pour former une pure et unique beauté!

Sur une place des Saintes-Maries de la Mer s'élève une fort belle statue de Mireille, due au sculpteur Mercier. Elever une statue — et de bronze, encore à un être qui n'a jamais existé, à une pure fiction poétique!

Non, c'est là l'erreur de beaucoup, Mireille est bien autre chose qu'une simple fiction poétique: c'est au contraire la plus poignante des réalités de ce monde: l'âme brisée par la douleur! l'âme qui, devant l'atroce douleur, réagit en allant demander au Ciel le soulagement et les consolations que la terre est bien incapable de lui fournir!

Dans un sens plus limité, on a dit que Mireille c'est la Provence; c'est l'âme provençale qui vient se retremper aux Saintes-Maries. Certes, la comparaison est fort jolie; on peut même la tenir pour très exacte, et cependant pour insuffisante. Mireille, c'est aussi la France, c'est l'âme française, qui vient se raffermir et se consoler aux lieux où débuta le christianisme, sur la terre de Gaule!

Mais nous ne fausserons nullement la pensée de l'auteur, bien au contraire, en faisant de Mireille une réalité plus universelle; non seulement l'âme de la Provence ou l'âme de la France, mais l'âme humaine tout court, la pauvre âme humaine ballottée dans les remous de la vie, et les tempêtes de l'existence.

Que devenir, quand tout s'écroule autour de nous? Que devenir, quand notre pauvre cœur humain est froissé, meurtri, brisé, ulcéré? Quand nous voyons crouler, comme châteaux de cartes, ceux de nos rêves qui furent les plus purs, les plus nobles, les plus désintéressés?

Sans le moindre doute, l'âme stoïcienne est bien au-dessus

© CIEL d'Oc – Mai 2005